

gent, et auraient tout fait pour fuir rendre à l'auteur du vol, l'énorme différence qu'ils croyaient être en sa possession. Qu'on imagine donc leur désappointement lorsqu'ils apprirent que James était en liberté.

Rodolphe était redevenu le commensal de la maison, et son oncle trouvait beaucoup de plaisir dans sa société; il ajoutait de plus une foi entière à tout ce qu'il disait. Fort de cet appui et de ses avantages physiques, dont le charme était irrésistible, selon lui, Rodolphe avait recommencé ses assiduités auprès de sa cousine. Sarah, par politesse et par égard pour la famille qui le recevait, s'était montrée ce qu'elle devait être, rien de plus, et Rodolphe s'était hâté de conclure qu'il était enfin sur le point de réussir; que James était oublié, ou qu'au moins sa faute avait mis entre elle et lui une barrière infranchissable. Sûr d'être débarrassé de ce redoutable rival, il avançait avec empressement la main vers l'objet de ses desirs, de ses vœux les plus ardents. Il ne lui restait plus maintenant qu'à se bien garder de le laisser échapper.

Sarah avait eu dans la journée une entrevue bien pénible avec son bon oncle, M. Augustus Hunt. Des bruits désagréables étaient arrivés aux oreilles de ce dernier, et il croyait de son devoir de les communiquer à sa nièce pour la préparer peu à peu à ce qui allait probablement arriver. Pour lui, en effet, quelque désir qu'il eût de voir le contraire, les probabilités contre James étaient si nombreuses, que sa conviction avait fini par être ébranlée.

Sarah n'avait pas encore séché les larmes qu'elle venait de verser pendant cette entrevue, lorsque Betty entra dans sa chambre l'air effaré et tout hors d'elle-même.

— Qu'y a-t-il, Betty ?

— Dieu seul le sait, ma chère demoiselle; mais je crains que ce soit encore une mauvaise nouvelle pour vous.

— Parlez, Betty; s'agit-il de James ?

— Je crains bien que oui, ma chère maîtresse.

— Asseyez-vous, Betty et remettez-vous; vous semblez très-agitée, asseyez-vous.

— Je ne puis m'asseoir, mademoiselle Sarah; elle m'a mis tellement sens dessus dessous que je ne puis rester en place.

— Elle ? qui ?... ma tante ?

— Oh ! non, non ! je ne veux pas parler d'elle; elle gronde bien de temps en temps, et puis c'est tout; mais vous allez voir, ma chère demoiselle. Je venais de desservir la table et j'étais déjà en train de nettoyer mes casseroles, j'allais vider mon seau et regardais dans la rue pour voir ce qui s'y passait, lorsque j'aperçus une

jeune femme récemment mise qui était arrêtée à la porte comme si elle voulait entrer.

— Pourrais-je savoir ce que vous demandez, madame ? lui dis-je.

— M. Edwards demeure-t-il ici ? me demanda-t-elle.

— Il y a demeuré, en effet, mais...

— Il est donc parti d'ici ?

— Pas précisément; mais il n'est pas ici pour le moment.

— Quand croyez-vous qu'il reviendra ? dit-elle.

— C'est très-difficile à dire," lui dis-je.

— Plus je la regardais, mademoiselle, et plus je me troublais.

— Donnez-vous la peine d'entrer

pour vous reposer, je vais chercher à savoir quand il pourra être de retour."

— J'ai pensé que je devais être très-honnête avec elle, ma bonne demoiselle, parce que l'on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Est-elle entrée, Betty ?

— Sans doute; elle attend en bas, car je lui ai dit que j'allais demander... Mais, oh ! mademoiselle Sarah ! hélas ! hélas !

Sarah ne pouvait comprendre la cause de l'effroi de Betty; elle se décida à aller voir elle-même.

— Je vais descendre avec vous, Betty. Est-elle dans le petit salon ?

— Oui, mademoiselle. Mais non, plus souvent que Betty la ferait entrer dans le salon; la cuisine est trop bonne pour des gens de cette sorte, si je ne me trompe pas. Mon Dieu ! mon Dieu ! dans quel monde vivons-nous !

Sarah descendit aussitôt dans le sanctuaire de Betty. C'était en vérité une pièce très-convenable, vu la grande propreté qui y régnait. La jeune femme se leva en voyant Sarah et s'inclina légèrement, mais avec respect. Elle était, comme Betty l'avait dit, très-convenablement vêtue, et, de plus, il y avait dans sa mise une certaine recherche de coquetterie, quoique sa physionomie agréable respirât la modestie. Sarah ne vit rien dans sa tenue qui put blesser les convenances.

— Vous excuserez la liberté que j'ai prise; mais j'ai besoin de voir M. Edwards, et peut-être pourriez-vous me dire où il est, où je pourrais le trouver, du moins ?

— Je ne puis vous dire où il est maintenant.

— N'est-ce pas ici qu'il demeure ?

— C'est bien ici, ou du moins il y a demeuré; mais des événements l'ont forcé de partir.

— Et vous ne savez pas où il est allé ?

— Non, pas positivement. Désirez-vous le voir vous-même, ou bien avez-vous une lettre à lui faire parvenir ?

— Pardonnez-moi : êtes-vous sa sœur ?

— Non pas; ses parents n'habitent pas la ville."

La jeune femme semblait évidemment inquiète de l'hésitation de la jeune fille et ne savait trop si elle devait partir ou en dire plus. Sarah vit son embarras.

— Peut-être voudriez-vous que nous fussions seules ?

— Si cela se pouvait, mademoiselle, pour un instant seulement."

Sarah la fit aussitôt monter. Betty, de son côté, qui n'était pas du tout réconciliée avec l'étrangère, d'après ce qu'elle venait d'entendre, joignit les mains, leva les yeux vers le plafond et poussa une série d'exclamations qui probablement la soulagèrent, car elle se hâta d'aller vaquer à ses occupations.

Sarah conduisit la jeune femme dans son propre appartement, et aussitôt qu'elles furent assises :

— Je crains bien que vous ne puissiez voir M. Edwards pour le moment. Il lui est arrivé un grand malheur; vous en avez peut-être entendu parler ?

— Non, en vérité, mademoiselle; je ne connais pas personnellement M. Edwards, et ce n'est pas pour mon propre compte que je suis venue ici. Mais une de mes amies, Gertrude, ou, comme nous l'appelons, Gitty Williams, la nièce de M. Upjohn, est dans une très-fâcheuse position. Peut-être M. Edwards vous a-t-il parlé d'elle ?

— Je l'ai souvent entendu parler de la famille de M. Upjohn, et je crois même de sa nièce, qu'ils aimaient beaucoup, disait-il.

— Elle est maintenant chez nous. Elle est très-mal, et je crains bien qu'elle ne succombe; elle d'si e beaucoup voir M. Edwards, et si vous pouvez me dire son adresse vous rendrez un grand service à une pauvre jeune fille bien souffrante."

Sarah gagna le silence quelque temps: une multitude de pensées étranges s'agitaient en elle.

— Je ne puis certainement pas vous donner l'adresse de M. Edwards; je ne sais même pas s'il est dans la ville. Mais si je pouvais être utile à la jeune fille en allant moi-même la voir ? Je puis lui donner de M. Edwards des nouvelles qui lui feront plaisir. Je ne suis pas sa parente, mais nous sommes très-liés: il a longtemps fait partie de la famille. Croyez-vous qu'elle consentirait à me voir ?

— Sans doute, mademoiselle, elle y consentirait; elle aurait même beaucoup de plaisir, ne pouvant le voir, à causer avec vous."

Sarah prit alors l'adresse que la jeune femme lui donna et l'accompagna jusqu'à la porte.

La nuit était venue et son oncle et sa tante n'étaient pas encore revenues.